

Ouigoudi, sur la rivière clinquante

Serge Bouchard

Number 66, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83775ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, S. (2016). Ouigoudi, sur la rivière clinquante. *L'Inconvénient*, (66), 68–70.



OUIGOUDI, SUR LA RIVIÈRE CLINQUANTE

suivi de LA BEAUTÉ MANDANE

Serge Bouchard

Un peuple occupait le bassin d'un fleuve qu'il appelait *Ouolostoq*, ce qui signifie « la belle rivière clinquante ». Ce peuple se désignait lui-même par le terme *Ouolostoqiuks*, autant dire « les gens de la belle rivière clinquante ». Ils vivaient nombreux, nomades, grands voyageurs des riches forêts appalachiennes, tuant le caribou des bois dans les sommets, l'original noir dans les mares et les marais, le loup-marin dans les baies de la mer, le castor dans les rus et les ruisseaux, et l'ours baribal. Ils pêchaient le saumon et la morue en été, et les poissons d'eau douce sous la glace en hiver. Ils mangeaient des canards, des outardes, des œufs, ils ramassaient des coquillages et des moules, mais aussi des fruits et des noix. Beau menu en vérité. Nous parlons d'un peuple prospère dont les gens, une fois repus, fumaient du bon tabac. Leurs canots étaient d'une efficacité redoutable pour sillonner ces réseaux de lacs et de rivières, et faciles à transporter dans les chapelets de portages pour passer d'un plan d'eau à un autre. Ils traversaient en huit jours, par la péninsule, la distance qui sépare la baie des Français à Ouigoudi (Saint John, Nouveau-Brunswick) de Tadoussac sur le Saint-Laurent. Voilà d'ailleurs l'ampleur de leur pays. Ils remontaient la « belle rivière clinquante », soit l'actuel fleuve Saint-Jean, empruntaient ses affluents, la Tobique et autres rivières, pour rejoindre sa source, le lac Témiscouata. Cette route faisait le pont entre le Maine et la baie des Chaleurs, allant jusqu'à déboucher sur la Côte-du-Sud au Québec. Canoteurs, marcheurs, raquetteurs, ils jouissaient de tous les bois et sous-bois des belles Appalaches du Nord.

Les Ouolostoqiuks étaient de la famille des Algonquiens, cousins et partenaires des Micmacs au nord-est, des nations abénaquises au sud-est, des Innus au nord-ouest et des Algou-

mequins anishaabes au sud-ouest. Tous ces peuples se rencontraient lors de marchés internationaux, à Tadoussac, Matane, Kennebec et Ouigoudi. C'étaient toutes des nations amies, même si les Micmacs avaient parfois tendance à regarder les Ouolostoqiuks de haut, les appelant « ceux qui parlent la langue brisée », pour évoquer une forme dégradée du micmac classique. À partir des ardoises précieuses du lac Témiscouata, les Ouolostoqiuks fabriquaient des pointes de flèche d'une très grande qualité et des outils tranchants recherchés, qu'ils échangeaient avec leurs voisins, les Algonquiens comme les Iroquoiens, mais aussi avec leurs lointains alliés lors de ces grandes foires commerciales. On a retrouvé du chert témiscouatain dans des sites archéologiques labradoriens. Oui, les anciens Innus utilisaient des pointes malécites pour fabriquer leurs flèches. Mais on a aussi retrouvé des poteries iroquoiennes dans le pays de Ouolostoq, et les Ouolostoqiuks ajoutaient à leur diète déjà bien riche du maïs et des fèves qu'ils obtenaient de leurs voisins horticulteurs.

Nul ne saura jamais l'importance démographique des Ouolostoqiuks en l'an 1600, il semble qu'on ne les ait jamais dénombrés. Ce n'est que bien plus tard, après les maladies, après les guerres, après autant de spoliations et autant de misères, que les autorités se familiarisèrent avec la Ouolostoq, la Madaouaska, le beau lac Témiscouata. Hélas, trop tard : les autorités commencèrent à écrire que les Ouolostoqiuks formaient une petite nation dépourvue, déclinante, sans intérêt, mais surtout sans importance. À l'origine, les Français avaient appelé ce peuple les « Eteminquois », devenu les Etchemins. Au fil du temps, ce mot disparut au profit d'un autre : les Malécites. D'une façon ou d'une autre, nous parlons toujours des Ouolostoqiuks, un peuple remarquable qui conserva long-

temps son pays, sa langue et ses traditions. Ils étaient les gardiens des grands portages, ceux qui tenaient et entretenaient la route entre l'Acadie et Québec. En 1603, ils se trouvaient en visite chez les Innus de Tadoussac lorsque Champlain et Pont-Gravé les y rencontrèrent. Imaginez. Des Etchemins de Ouigoudi, dirigés par leur chef Ouagimou, lui-même ami du Micmac Membertou, rencontraient les Innus montagnais d'Anadabidjou et les Kitcheshipirinis algonquins de Tessouat dans la région de Tsheshagut (Tadoussac) au tournant du 17^e siècle ! Voilà de quoi rafraîchir notre histoire du Canada. Car ce sont ces hommes, Ouagimou, Anadabidjou et Tessouat, qui engagèrent leur amitié auprès des représentants de Henri IV. Tout était lié : cette amitié fut déterminante pour les Français, qui allaient profiter largement de ces alliances précolombiennes, lesquelles influèrent tellement sur le cours de l'histoire nord-américaine.

Ils s'appellent Tremblay, Aquin, Launières, Noël, Saint-Aubin, Tomah, Polchie, Sacobie, Bear, Commander ou Nash, ce sont les Malécites d'aujourd'hui. Tout comme les Passamaquodys et les Penobscots, nations sœurs, les Malécites étaient des Abénakis par la fesse gauche de l'histoire du Maine profond. Ils étaient un peu micmacs, par la fesse droite du passé du grand Mégoumagé. Ils furent beaucoup acadiens-brayons, d'authentiques Madaouaskains. Ils furent très canadiens-français, certainement américains. L'histoire a fait son œuvre, le métissage a fait le reste, ce fameux métissage qui nous interroge tant et sur lequel nous ne savons pas quoi dire tellement nous n'en avons jamais rien dit. L'amnésie nous coûte toujours cher. L'oubli des mots, des noms, des mondes. Il est malheureux que le Nouveau-Brunswick ne s'appelle pas l'Acadie, tout comme le fleuve Saint-Jean ne se nomme pas Ouolostoq, « la belle rivière clinquante », et que Saint John ne porte pas le beau nom de Ouigoudi.

Ces gens-là dont je parle et que plus personne ne raconte ont portagé jusqu'à s'arquer les jambes, ils ont marché sur les rochers, des canots sur le dos, des ballots en sus, certains sanglés et tenus par la tête et le front, ils se sont épuisés dans les montées, ils ont crié et sifflé dans les eaux blanches en descendant les rapides. Oui, les Ouolostoquiuks étaient les frères des Armouchiquois, ce furent les peuples souverains de ces Appalaches chevelues, toutes traversées de chemins, de ces sentiers parcourus, tellement parcourus que des âmes ouolostoqs y rôdent encore, de Notre-Dame-du-Portage dans le bas du fleuve jusqu'à la baie de Ouigoudi, sur les rives de l'Atlantique.

•

Et moi je parle tout seul, je métonne et m'emballe de ces choses remarquables...

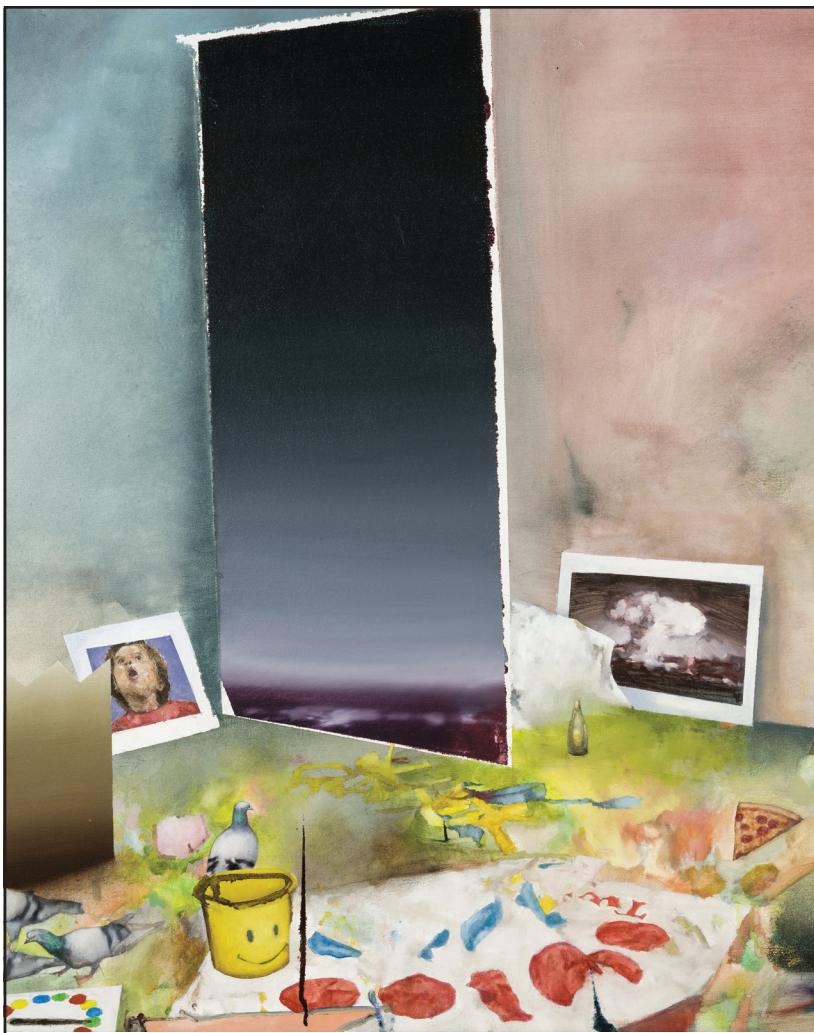
Vous ai-je déjà entretenus de la beauté mandane, de la grande beauté des femmes mandanes ? Mais vous avez raison, d'abord qu'est-ce que la Mandanie ? Disons que ce fut longtemps un pays légendaire habité par un peuple mythique. Vers 1780, les explorateurs et les coureurs de bois avaient répandu le récit d'un peuple vivant aux portes des grandes

prairies, des gens différents des autres Amérindiens. On disait qu'ils avaient la peau blanche, qu'ils portaient des robes en tissu fin... toutes sortes de détails qui portaient à croire qu'il ne s'agissait pas d'une société amérindienne classique. On a même pensé avoir retrouvé la fameuse tribu égarée d'Israël dont parle la Bible. La rumeur fut si forte qu'on monta de véritables explorations en vue de retrouver ce peuple. Mais en réalité, de quoi, de qui s'agissait-il ?

À l'endroit où le fleuve Missouri frôle au plus près la frontière canadienne, dans le Dakota, se trouvait le vrai pays des Mandans. En 1790, les explorateurs officiels qui écrivirent des journaux les appelèrent les *Mandales* ou encore les *Mandanes*. Depuis les temps précolombiens, les Mandans partageaient un même territoire avec les Hidatsas, dits aussi les Gros Ventres, d'après la rivière du même nom. Ce territoire s'étalait au centre de toutes les opérations d'échange et de circulation des marchandises dans cette partie de l'Amérique. Du fait de leur position géohydrographique, les Mandans et les Hidatsas étaient de grands commerçants. Par le Missouri, ils avaient des contacts avec toutes les nations qui occupaient l'espace entre la Grande Courbe, pays des Mandans, et sa jonction avec le Mississippi, pays des Illinois.

Les Mandans et les Hidatsas avaient pour ennemis les Sioux de l'Ouest, les Tétons et les Mdewanktons. Ils souffraient aussi des incursions des Shoshones (Snakes), à l'ouest encore, et de la mauvaise disposition à leur égard des Assiniboines, au nord. Ils avaient cependant développé au fil des siècles un esprit de grande ouverture ; aussi accueillants envers les gens qu'envers les nouvelles idées, ils s'intéressaient à tout et traitaient fort bien les étrangers. Il n'en fut pas autrement avec les « Blancs », d'autant que ces derniers avaient tant à offrir en biens – marmites, haches, couteaux – et en savoirs. Lorsque les traiteurs atteignirent le pays des Mandans, ils touchèrent à la plaque tournante la plus importante du commerce dans le centre de l'Amérique du Nord. Mais cette ouverture mandane tourna au désastre : les épidémies tuèrent quatre-vingts pour cent de la population en seulement dix ans, de 1795 à 1805. Les Mandans magnifiques n'ont pas survécu aux chocs de l'histoire.

Le résident « blanc » le plus ancien de la Mandanie, dans le Dakota du Nord, est un Canadien de la vallée du Saint-Laurent. On ne sait pas grand-chose de lui, pas même son prénom, qui s'est perdu dans les limbes de l'oubli. Pourtant, bien des voyageurs l'ont connu personnellement, et au moins six d'entre eux ont parlé de lui dans leurs écrits de voyage. Les caprices phonétiques des anglophones le font appeler *Menor*, *Minore*, *Menawr*. Mais il s'agit assurément de ce Ménard qui voyagea du Québec vers le Dakota en 1778. C'était quarante ans après le séjour de La Vérendrye en ces lieux. Ménard, tout canadien-français qu'il était, devint un Hidatsa-Mandan ; il s'habillait comme eux, vivait comme eux, il avait même une femme hidatsa-gros ventre. Il demeura le reste de sa vie dans le Haut-Missouri, explorant les Rocheuses, le Montana, le Wyoming, avec ses amis hidatsas, sans que personne sache rien de ses allées et venues du côté britannique ou américain. Bien sûr, ses services devinrent précieux pour les entrepreneurs et les explorateurs, car il connaissait les langues amé-



© Alexis Lavoie, Room-407/Pigeon (détail), huile sur toile, 76 x 101,5 cm
Photo : Guy L'Heureux

5 octobre - 12 novembre 2016

Carol Bernier

Sublime... les beautés terribles

Alexis Lavoie

Project Room - 407

16 novembre - 24 décembre 2016

Jacques Hurtubise

Denis Juneau

Revivre les années 1980



galeriesimonblais.com

rindiennes, les cultures et le pays. Cependant, l'homme, qui exista vraiment, reste un fantôme pour l'histoire. Il ne savait pas écrire, évidemment, et se souciait-il d'immortaliser sa vie extraordinaire ?

Jean-Baptiste Lafrance fut le second coureur de bois à s'établir parmi les Hidatsas-Mandans, et il devint un partenaire et ami de Ménard. René Jusseaume ne mit pas de temps à les rejoindre. Mentionnons finalement l'arrivée en 1790 de Toussaint Charbonneau, le plus connu des quatre, l'époux de la mythique Indienne Sacagewea. Outre ce quatuor, il y eut d'Église et La Grave, et probablement Pierre Dorion le Vieux, qui connurent très bien Ménard pour l'avoir rencontré plusieurs fois et pour avoir voyagé avec lui. Le commerçant et explorateur de Saint-Louis Jean-Baptiste Trudeau le mentionne dans son journal, soutenant qu'il s'appelait François. Au nord, les gens de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui entretenaient des postes de traite sur la rivière Assiniboine au Canada le connaissaient également et espéraient ses services de traiteur et d'interprète pour faire commerce avec les Mandans. Même chose avec les représentants de la Compagnie du Nord-Ouest, dont Ménard préférait le patronage, semble-t-il, peut-être parce que cette compagnie était de Montréal, son pays d'origine. Les villages des Mandans étaient très près de la frontière canadienne, à 200 milles de Fort Assiniboine et encore plus près de Fort des Épinettes, dans la région de la montagne à la Bosse. Mais ces 200 milles étaient fort dangereux puisque les Assiniboines, hostiles aux Mandans et aux Hidatsas, en interdisaient le parcours. Ménard a vécu vingt-cinq ans parmi les Mandans-Hidatsas. On a dit qu'il était très expressif et très comique. Par contre, il se méfiait des autorités, des commerçants et des militaires, n'étant vraiment à l'aise que parmi les autres coureurs de bois ou parmi les Mandans-Hidatsas. Il fut tué par les Assiniboines à l'automne 1804, lors d'un voyage de trappe. Il reste à écrire ce roman historique, ce livre intitulé *Ménard chez les Gros Ventres*, il reste à scénariser et à tourner ce récit fantastique, cette échappée d'un homme qui tourna le dos à sa propre société pour mieux passer du côté de la liberté, sur la planète mandane.

Les coureurs de bois canadiens-français, c'est bien connu, auraient donné leur âme – ou plus justement leur corps – pour aller vivre parmi les Mandans et les Hidatsas-Gros Ventres. Dans son journal, Jean-Baptiste Trudeau lève le voile sur ce mystérieux attrait : les femmes de ces sociétés étaient libres et belles, et totalement offertes. On comprendra ces hommes, échappés du carcan catholique, d'avoir voulu si frénétiquement atteindre la Grande Courbe du Missouri.

Je murmure et je marmonne un récit oublié, une géographie perdue. À qui vais-je raconter tout cela ? Et que dira le préposé aux bénéficiaires, en entendant ces histoires, dans la chambre B-594 du centre d'hébergement de longue durée, dans l'aile des grands délires ? ■